

## *Prologue*

Une odeur de caramel chaud m'a chatouillé les narines et titillé l'imagination. Je me suis aussitôt représenté une pâte à gâteau bien élastique, fraîchement malaxée, du beurre fondu grésillant dans une poêle, de la crème fouettée ondulant sur la mousse d'un café viennois.

Chaque fois que je passais devant cette pâtisserie, je voyais littéralement la pâte lever et sentais sur ma langue le goût de la confiture de figue ou d'abricot qui allait servir de fond de tarte.

### ***Ras-le-bol des gâteaux !***

La pâtisserie se trouvait près de l'arrêt de bus situé à une centaine de mètres de l'immeuble où j'habitais. Elle était ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais qui aurait envie de manger un croissant fourré au jambon ou un bagel aux herbes insipides, même en cas de petite faim à une heure du matin, je vous le demande ? Malgré tout, la boutique s'obstinait à vouloir accueillir le chaland à toute heure du jour et de la nuit.

Une jeune fille d'à peu près mon âge travaillait au comptoir. Derrière elle, on apercevait le fournil où un

homme d'une trentaine d'années faisait cuire ses gâteaux. De savoureuses odeurs sucrées s'en exhalèrent.

Dès que la nuit tombait, la jeune fille disparaissait. Le pâtissier restait seul dans sa boutique, à aller et venir entre le fournil et le comptoir (bien qu'en réalité, la nuit, il y eût peu de clients). Comme dans la plupart des petites pâtisseries indépendantes du quartier, l'homme était son propre patron.

A mon avis, pour un quartier de cette taille, il produisait beaucoup de gâteaux. Devant la boutique, il flottait tout le temps une odeur de farine, j'avais toujours l'impression d'avoir un goût de sucre sur le bout de la langue. Tous les deux jours, quelqu'un venait charger une montagne de boîtes de gâteaux dans une camionnette et repartait discrètement avec son butin.

Pourtant, les heures d'ouverture et la production exagérée n'étaient pas les seules singularités de cette pâtisserie. Le plus étrange, c'était la personnalité du patron, même si tous les clients ne partageaient pas mon opinion à ce sujet.

Tant qu'il ne parlait pas, il donnait l'impression d'un homme simple, d'un artisan talentueux – encore qu'il eût un petit air passablement mystérieux. Il portait toujours une toque ridicule et une queue-de-cheval qui lui descendait jusqu'aux épaules. Son teint avait la blancheur de la levure chimique et ses gestes étaient habiles et précis. Excellent pâtissier, il n'avait besoin que de ses talents pour réussir et du bouche à oreille pour toute publicité.

Du moins était-ce ainsi que je l'avais vu, jusqu'au jour où il me prit l'envie de savoir ce qu'il y avait dans cette petite brioche à la croûte bizarre qui ressemblait

un peu à un scone. Je la désignai avec la pince de service à la jeune fille du comptoir qui me répondit :

— C'est fait avec de la farine d'avoine, de seigle et...

Une voix l'interrompt :

— ... et du foie séché.

Je relevai la tête. Le patron se tenait derrière la jeune fille dont les traits s'étaient crispés.

— Trois mesures de foie de bébé moulu pour sept mesures de farine.

La pince m'échappa des mains et tomba par terre avec un bruit métallique.

Je ne le crus pas. S'il avait vraiment mis du foie dans cette brioche, ça ne pouvait être que du foie de porc (je préférerais ne pas imaginer la saveur que ça pouvait avoir). En tout cas, pour une plaisanterie, elle était de mauvais goût. Et s'il parlait sérieusement, le bruit ne tarderait pas à courir dans tout le quartier que c'était un cinglé qui tenait la pâtisserie. Et, craignant une chute des prix immobiliers, l'association des femmes de ma résidence le chasserait vite fait.

La jeune fille du comptoir lui donna une tape sur le ventre pour l'empêcher de proférer d'autres âneries.

Oui, c'était une blague, forcément ! songeai-je avec un soupir de soulagement.

Je me penchai pour ramasser la pince et jetai un œil sur les gaufrettes dans le comptoir vitré. Le patron qui avait suivi mon regard expliqua :

— Elles sont fourrées aux crottes de merle, et le glaçage est fait de jus d'œil de corbeau. Elles sont à la fois sucrées, amères et acides. Un mélange aussi harmonieux que le goût du café d'Ethiopie et...

— Arrêtez ! le coupa la jeune fille en lui enfonçant un doigt dans les côtes. Vous tenez absolument à devoir mettre la clé sous la porte ?

Pourquoi cet homme s’amusait-il à me dire des choses que je ne trouvais pas drôles du tout ?

Histoire de voir jusqu’où il pousserait la plaisanterie, je désignai un gâteau gélatineux et l’interrogeai du regard.

— C’est un mélange de langues de chats de races différentes : persan, siamois et abyssin, répondit-il.

Je reposai brutalement la pince sur le comptoir. La jeune fille la reprit et alla la nettoyer dans le fournil. Le patron rajusta sa toque sur sa tête et me sourit.

— Je ne plaisante pas, affirma-t-il. Je t’ai dit la vérité parce que je croyais que les enfants étaient capables de la comprendre.

De quel enfant parlait-il ?

Je regardai autour de moi. Le papier peint à carreaux roses et jaunes donnait à la boutique un petit air pimpant. Mais, au mur, le calendrier était d’une banalité affligeante, dans le genre de ceux que vous offrent les banques et les églises pour le Nouvel An. Le comptoir vitré dans lequel s’alignaient les gâteaux était d’une propreté impeccable. Les poignées dorées étincelaient sous les lumières du plafond. Dans l’ensemble, le décor de la boutique n’était pas très raffiné, je dirais plutôt en dessous de la moyenne. Pourtant, il fallait reconnaître que les murs ne présentaient aucune trace de fissure ni de moisissure. Au moins les conditions sanitaires étaient-elles correctes. En somme, c’était une pâtisserie de quartier, propre et tout à fait ordinaire en apparence. Et son patron ressemblait à Monsieur

Tout-le-Monde. Finalement, cette boutique n'avait rien à voir avec les recettes de sorcellerie qu'il venait de mentionner.

Tandis que je demandais en bégayant au pâtissier s'il avait des gâteaux normaux à me recommander, je déposai près de la caisse plusieurs petites brioches nature, espérant qu'elles ne contiendraient rien d'autre que de la farine, des œufs et du lait. Je m'efforçais de faire bonne figure et de ne pas tenir compte des extravagances du pâtissier, mais franchement, j'avais du mal.

Il me répondit complètement à côté :

— Pour ce petit pain, j'ai utilisé des pellicules tombées des cheveux de Raiponce en guise de farine. Alors...

Avant que la jeune fille ait eu le temps de l'arrêter, je levai la main pour l'interrompre et posai mes pièces de monnaie sur le comptoir. Cet homme était complètement barjot !

En sortant de la boutique, j'eus l'impression que tout le quartier alentour s'était transformé en une forêt lugubre, comme celles dont on parle dans les contes de fées : Il était une fois, un sorcier qui faisait des gâteaux avec, chaque jour, des ingrédients différents. Quand le vent faisait frémir les feuilles, des odeurs de pâtisserie se répandaient dans toute la forêt.

Je leur parlerai, à la maison, de ce pâtissier loufoque, me dis-je. Parce qu'à mon avis, il faudrait le chasser, ne serait-ce que pour épargner les enfants de la résidence... Mais à qui vais-je dire tout ça ?

Je me rendis alors compte qu'il n'y avait personne chez moi disposé à m'écouter. C'était d'ailleurs pour cette raison que j'étais allé m'acheter à manger dans

cette boutique. Je mordis dans une brioche que je mouillai avec une gorgée de lait. Je mâchonnai longtemps avant d'avaler, en même temps que je ruminais mes sentiments, mi-figue, mi-raisin, avant de les enfouir au fond de mon cœur.

Mais assez parlé des autres ! J'étais mal placé pour juger autrui alors que j'étais moi-même si mal dans ma peau. Pour tout le monde, c'était moi qui avais des problèmes. Le pâtissier, au moins, était maître dans sa boutique, si petite fût-elle.

Cela faisait quatre ans que je bégayais. Quand je lisais un livre à voix haute, je n'avais aucun problème d'élocution. J'arrivais aussi à communiquer mes pensées, à condition de les avoir formulées à l'avance par écrit. En revanche, quand il s'agissait de parler spontanément, ne serait-ce que pour dire oui ou non, je me mettais à bafouiller lamentablement.

Quelque chose avait dû tomber en panne dans mon corps. Sinon, pourquoi était-il absolument nécessaire de passer par un texte écrit pour que les mots s'écoulaient aisément de ma bouche ? Chez moi, l'écrit était une sorte de neurotransmetteur permettant le bon fonctionnement du langage. Sans lui, j'étais incapable de m'approprier mes pensées. D'ailleurs, je n'osais même pas les qualifier de telles. Car dès l'instant où elles sortaient de mes lèvres, elles n'étaient plus qu'un borborisme incompréhensible, des bribes de mots tronqués, un simple gaspillage de salive.

On essayait de me consoler en disant qu'il était difficile pour tout le monde de discourir spontanément et

avec cohérence. Peut-être, mais pour moi, c'était carrément impossible. Même en faisant de gros efforts et malgré toute la patience de mon interlocuteur, tout ce que j'arrivais à produire n'était qu'une suite hachée de consonnes et de voyelles dépourvues de sens.

Les premiers symptômes de ce trouble de la parole étaient apparus vers la fin de l'école primaire. Je n'en connaissais pas la raison. Un jour, au collège, mon professeur principal s'est impatienté :

— Ça suffit ! Réponds seulement par oui ou par non.

Troublé, je lui ai dit « oui » puis « non » et ainsi de suite, neuf fois. Le professeur a fini par me gifler.

— Tu vas te décider une bonne fois ?

Quand il a commencé à me frapper, je me suis recroquevillé sur moi-même pour offrir le moins de prise possible. Nous nous trouvions dans une salle occupée par une douzaine de professeurs. Aucun élève pour filmer la scène avec son téléphone portable. Cette fameuse question qui ne demandait qu'un oui ou un non pour réponse, je ne m'en souviens même pas.

A la fin de l'année scolaire, lorsqu'il m'a convoqué pour discuter avec moi de mon orientation – ce qui faisait partie de ses tâches en tant que professeur principal –, j'ai apporté avec moi un papier et un stylo, histoire de m'éviter de nouveaux coups. Il a lu ma réponse et l'a trouvée réfléchie, cohérente et surtout sincère. Il s'est excusé de m'avoir mal compris jusque-là. Il m'a conseillé d'aller consulter d'urgence un médecin à l'hôpital.

— Comment feras-tu plus tard, si tu ne te soignes pas maintenant ? Tu n'arriveras jamais à entrer à

l'université, sans parler de trouver un emploi... Tu rateras les examens oraux d'entrée, à ânonner comme ça. Jusqu'à quand comptes-tu rester prisonnier de ton passé ? Ne regarde pas en arrière, tu es un homme !

Je me suis contenté de hocher la tête. Décidément, lui non plus n'avait rien compris ! Il ne valait pas mieux que les autres. Mon père avait dû lui parler de moi à l'occasion de la rencontre annuelle entre les parents et les professeurs. A part qu'il était complètement resté à côté de la plaque.

— C'est ma faute, je ne me suis presque pas occupé de lui, avait sûrement dit mon père. Mais il y a surtout que ce pauvre garçon a été abandonné par sa mère à la gare de Cheongyangli quand il avait six ans. Lorsqu'on l'a retrouvé une semaine plus tard, il était dans un état épouvantable. Peu après, sa mère s'est suicidée et moi je n'avais pas de temps à lui consacrer. Il était toujours seul à la maison. C'est pour cela que je l'ai inscrit si tôt à l'école. Mais aujourd'hui, grâce à sa belle-mère, il va beaucoup mieux. Ayez un peu de patience avec lui, vous verrez...

Si mon professeur avait été un rien plus intelligent, il se serait rendu compte qu'il existait un décalage entre le moment de mon abandon (je raconterai ce triste épisode de ma vie plus tard) et celui où j'avais commencé à bégayer, et il en aurait conclu qu'il ne pouvait y avoir aucune corrélation entre les deux événements.

A la suite de cet entretien, les professeurs ne se sont plus donné la peine de me poser des questions en classe, même le prof de maths avec qui j'étais pourtant capable de communiquer par le langage des nombres.



Pour eux, je ne faisais que retarder la classe. Seuls quelques-uns, masochistes ou paresseux, ont continué à m'interroger.

Dans une classe, il se trouve toujours des petites brutes pour malmenier les élèves qui sont affligés d'un problème comme le mien. Je n'étais ni grand ni costaud, je n'avais pas l'habitude de me battre, mais à force de me faire harceler, j'ai fini un jour par avoir le dessus grâce à une technique de self-défense féminine que j'avais apprise dans un manuel d'arts martiaux : « Pour parer les coups, la victime doit s'incliner au maximum, pour entraîner son agresseur vers le bas (attention tout de même de ne pas trop se baisser, car les coups de poings peuvent vite se transformer en coups de pied). La victime agrippe ensuite son adversaire par le bras et lui déboîte l'articulation en le jetant par-dessus son épaule (à partir du moment où l'agresseur pousse un cri de douleur, la victime dispose de deux à trois secondes pour s'enfuir. Sinon, ce sont ses propres articulations qui risquent de souffrir). »

Mon père s'est vu contraint de verser des indemnités et j'ai été exclu du collège pendant une semaine. Lorsque je suis retourné en classe, mes camarades m'ont évité. On m'avait bâti une réputation qui avait fait le tour de l'école, c'était clair. Après cet incident, mon bégaiement ne m'a plus causé d'ennuis au collège. J'y ai même gagné une certaine audace, si bien qu'en entrant au lycée, j'ai annoncé d'emblée devant tout le monde que je souffrais d'un défaut d'élocution.

Le pâtissier et moi avons en commun le fait que personne ne se doutait de nos problèmes tant que nous n'ouvrons pas la bouche. Nous avons tous les deux

un boulon desserré quelque part dans notre corps. C'est la raison pour laquelle j'ai éprouvé une telle curiosité, je dirais même une certaine compassion, à son égard.

Ils me poursuivaient. Les semelles crantées de mes baskets martelaient le sol avec rage. Une odeur de caoutchouc brûlé me montait au nez avant de s'envoler par-dessus mes épaules. Le vent emportait leurs insultes et leurs cris de colère.

Je réfléchis rapidement. Je n'avais nul endroit où aller. J'aurais pu passer la nuit dans un cybercafé, mais tout s'était passé si brusquement que je n'avais même pas eu le temps de glisser dans ma poche une pièce de cent wons. Mon téléphone portable – que, d'ailleurs, je n'utilisais pratiquement jamais – était resté dans mon cartable à côté de mon bureau. De toute façon, même si je l'avais emporté avec moi, ça n'aurait rien changé. Je n'avais aucun ami ni personne pour m'accueillir sans s'impatienter de mes explications incompréhensibles. Quant à ma tante et à ma grand-mère maternelle, je n'en avais pas eu de nouvelles depuis six ans. Je ne savais même pas si elles étaient encore en vie. Jusqu'où allais-je pouvoir fuir ainsi ? Au moment où je prenais conscience de mes limites spatiales, une idée me traversa soudain l'esprit.

Je respirai un grand coup. Le pâtissier se tenait derrière le comptoir aux vitres maculées de traces de doigts.

De façon inéluctable, j'étais devenu l'un de ses meilleurs clients. Si je n'avais pas bégayé, je lui aurais

depuis longtemps posé les questions qui me turlupinaient : « Pourquoi restez-vous ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Vous croyez qu'il y a quelqu'un dans ce quartier qui viendra vous acheter des gâteaux en pleine nuit ? Vous semblez toujours débordé, mais vous avez bien des moments de pause, non ? Vous ne vous sentez pas seul ? Ça vous arrive de dormir ? Quand ? »

Mais soyons honnêtes, c'était justement grâce à ses horaires particuliers que j'avais enfin trouvé un endroit où me réfugier.

Je poussai la porte. La boutique baignait dans la chaleur des gâteaux tout juste sortis du four. Le pâtissier posa sur moi son regard couleur de thé au kaki. Il ne portait pas sa toque ni son tablier blanc. Avait-il terminé sa journée ?

— Cachez-moi, s'il vous plaît !

J'étais si désespéré que les mots étaient sortis tous seuls.

Il ne viendrait jamais à l'idée de mes poursuivants que j'aie pu me planquer dans une boutique située à cent mètres à peine de chez moi.

Il ne me posa aucune question, ne hocha même pas la tête. Il ouvrit simplement la porte du fournil, encore imprégné d'un arôme chocolaté. Il ne disait rien, mais son large dos semblait m'inviter à entrer.

Le fournil ressemblait à tous les autres. Le pâtissier ouvrit le plus grand des deux fours et en sortit une plaque avant de se retourner vers moi.

*Vous voulez me faire entrer là-dedans ?*

Alors, une image que je me rappelais avoir vue dans un album illustré me traversa l'esprit. Une sorcière, qui

avait attendu des jours et des jours pour manger Hansel, s'était finalement fait duper par Gretel et était morte carbonisée dans un four.

Je restai un instant désemparé. Lequel de nous deux était Gretel ?

Mais ce n'était pas le moment de laisser vagabonder mon imagination. Sans retirer mes chaussures, je glissai un pied dans le four encore chaud.

*Pourquoi ne me demande-t-il pas d'ôter mes chaussures ? Ce n'est pas un four à gâteaux ?*

D'un geste du menton, il me signe d'entrer.

— Tr... très bien ! bredouillai-je. Mais ne... ne montez... pas... le thermo... stat.